

*Un voyage dans les émotions,  
la mort m'a réveillée...*

## *Partie 2*

*Ne pleurons pas celui que nous avons perdu, mais réjouissons-nous  
de l'avoir connu et d'avoir pu partager tellement de bons moments,  
surmonté des difficultés et avoir connu un compagnon, un ami, un  
fils, un père, en somme un homme exceptionnel que nous  
n'oublierons jamais.*

*S. B*

## *Chapitre 11*

*Juillet 2013*

*Une graine est plantée...*

Alors que cette mission au Cambodge touchait à sa fin, je sentais l'envie de partir pour une mission plus longue, en immersion totale, en mode sédentaire plutôt qu'en mode nomade. Je me questionnais. Je laissais cette pensée de côté mais la graine était plantée.

J'étais en même temps très heureuse, j'avais eu l'agréable surprise de voir que j'en étais capable, que je pouvais le faire, que suivre cette voie n'avait pas été une erreur, au contraire. Et je m'étonnais même de vouloir en faire plus.

Lors de mon débriefing, une émotion intense m'a rattrapée par rapport au groupe, à l'ambiance, aux liens que nous avons tissés et au fait que grâce à eux je m'étais dépassée. Tous étaient émus alors que je laissais ressortir mon émotivité. A Siem Reap, pour notre dernière soirée là-bas, nous avons décidé de sortir, de rire, de danser, d'en profiter encore. J'avais retrouvé ma jeunesse, je dansais jusque tard dans la nuit. Je m'étonnais de pouvoir aussi bien tenir à la fatigue, aux soirées, aux nuits courtes et aux journées très longues.

Ce soir-là, je rentrais seule à l'hôtel, en passant par des ruelles inconnues et sombres. Et pourtant, en relisant mon carnet de l'époque, j'ai été surprise de lire cette phrase étrange : « Au final, on arrive à bon port ». Comme si quelqu'un m'avait protégée, comme si je n'avais pas été seule finalement.



Puis, nous sommes rentrés à Phnom Penh en six heures de bus sur la piste maintenant habituelle. Le bus était silencieux : nous étions tous assoupis ou en mode contemplation. Je sentais le terme du voyage. Sur la fin du trajet, nous chantions, nous échangeons les photos, nous nous remémorons les moments marquants. Nous avons rejoint la capitale, retrouvé le bruit des klaxons et opté pour une soirée tranquille en mode pique-nique dans une des chambres de l'hôtel. Les discussions intimes sur la vie, les histoires de cœur, les deuils, les joies et les peines. Nous nous sommes confiés les uns aux autres, plus aucune barrière à la conversation.

Avant de quitter le pays, nous avons prévu une visite historique dans la capitale. Les « Killing Fields » où les khmers avaient été massacrés. Impossible de décrire ce lieu. Impossible de retranscrire l'émotion qui se dégageait encore du sol, des arbres et des bâtiments. La suite m'a encore plus affectée : le S21, la prison khmère avant le camp de la mort... Le silence régnait dans le groupe. Certains se rendaient compte de l'horreur qui s'était déroulée ici, d'autres de ce que les vieillards des villages avaient vu et vécu.

Après deux semaines d'intenses émotions dans ce pays, nous avons dit au revoir à nos traducteurs. Les larmes montaient à nos yeux, j'avais la gorge serrée. Le dernier restaurant tous ensemble avec les médecins. La photo de groupe, souvenir de ces joies et de ces troubles. La dernière soirée tous ensemble et nous ne voulions pas rentrer tout de suite.

La fin approchait à grand pas, mais j'avais cette sensation étrange de ne pas le réaliser totalement. Je ne me rendais pas compte que cela se terminerait le lendemain. On marchait dans les rues de la ville, suivant le bruit de la musique, cherchant un lieu où passer un peu de temps à rire et danser. Nous errions parmi les bruits, les lumières, les noms des pubs étranges, en espérant trouver l'eldorado. Le Tiger, petit bar, a attiré nos pas. La musique était agréable, on dansait au milieu des tables, sous le regard intrigué des cambodgiens présents. Des jeunes étaient là avec leurs parents, des groupes d'amis, et tous se tournaient vers la scène que nous n'avions pas remarquée. Lorsque la musique s'est arrêtée, le dj s'est mis à parler khmer pendant cinq bonnes minutes. Et alors que la musique reprenait, le rideau s'est ouvert sur une chanteuse en playback. Nous étions rentrés sans le savoir dans un bar-cabaret. Les numéros s'enchaînaient : danse-chant traditionnelles, chansons plus conventionnelles ou carrément internationales. A la fin du numéro, la musique reprenant, nous avons repris la danse en mode craquage. Je mitraillais le groupe de photos, je sentais enfin le dénouement de l'aventure. Les khmers présents nous ont rejoints et ont dansé avec nous. Une danseuse nous a fait monter sur la scène et nous avons été invités à partager le gâteau d'anniversaire d'un des spectateurs.

Le groupe s'est étiolé doucement pendant la nuit : l'un d'entre nous partait vers une heure du matin pour un périple à travers la Thaïlande et le Laos, deux autres partaient vers quatre heures. La matinée, je l'ai passé à flâner, à lire, à marcher dans les ruelles, discuter avec une bénévoles, faire le bilan de nos quinze jours. L'énumération des instants intenses débutait suivis par les rires



et les évocations plus dramatiques ou douloureuses. Le groupe, la rencontre de tous ces êtres si différents mais qui s'étaient accordés au même diapason le temps d'une mission. Ce jour était historique au Cambodge : le chef de l'opposition au parti, en exil en France, rentrait au pays après avoir été gracié par le gouvernement. Des mouvements de liesse générale avaient lieu dans les rues et faisaient face aux parades du gouvernement en place. En fin d'après-midi, nous avons longé les cortèges, les drapeaux levés, les chants et les musiques sur notre route pour l'aéroport. Les élections se déroulaient une semaine plus tard et la foule s'agglutinait déjà dans les moindres allées, ruelles, rues et avenues.

A l'aéroport, une énorme embrassade avec ceux qui restaient sur place, l'émotion, les larmes aux yeux. Je pleurais mais n'étais pas la seule. Je prenais finalement conscience que l'aventure avait été extraordinaire. Une aventure humaine, une redécouverte. Dans l'avion, contrairement à l'aller, le sommeil m'a tout de suite gagnée. A l'atterrissage, je ressentais de l'excitation et de la tristesse. Je passais la douane en chantant. J'attendais les valises avec mes compagnons en chantant. Nous parlions de nos prochaines retrouvailles.

Et puis, le moment tant redouté : les adieux. Embrassades, pleurs, intensité, éternité. Serions-nous capable de nous retrouver dans un contexte « normal » loin du Cambodge et des émotions exacerbées ? Doucement, je suis sortie de la zone bagage. Chacun a retrouvé ses parents, amis, copains qui étaient venu les chercher. Un de mes copains m'attendait à la sortie, j'étais très heureuse de le voir mais incapable de raconter le voyage. Je ne pouvais exprimer l'énormité de mon expérience. De ma renaissance. Je n'avais pas envie de quitter le groupe et alors que je prenais le RER, puis me douchais et enfin me posais pour manger un bout, je pensais à eux. Nous nous envoyions des messages de manque, de « c'est bizarre », « je suis décalée » et de « on repart quand ? ». Mon pote comprenait et me laissait le temps de me ré-acclimater. Je me rappelais la formation et l'aide au retour, où l'on m'avait prévenue que le dialogue serait lent à reprendre car nous n'avions pas vécu le même temps.

Je divulguais petit à petit certaines bribes du voyage mais ne pouvais pas répondre aux questions. Comme si je voulais contrôler les informations que je dévoilais, comme si je voulais garder juste pour moi tous ces souvenirs, comme un moment précieux. Tout me paraissait bizarre, lointain. Je n'avais pas envie de re-renter dans cette vie, dans ma vie. Je réfléchissais déjà à ce que je pouvais faire pour repartir et quand. Les mots « années sabbatiques » ou « congés solidaires » se formaient lentement et pour la première fois dans mon esprit. La fatigue se faisait sentir et même si j'arrivais à m'exprimer un peu plus, je n'arrivais pas à autant parler que ce que je le faisais par message interposé avec mes copains d'aventure. Nous étions encore connectés par ce fil invisible.

Je partais le lendemain très tôt, une formalité à présent, pour l'aéroport. J'étais seule, étrangement seule après avoir vécu deux semaines en communauté. La veille j'étais dans ce même emplacement avec dix autres



personnes, en train de chanter. Et je me trouvais là, seule, à attendre mon vol pour Nice. J'en profitais pour appeler ma famille. Ma sœur avait eu quelques nouvelles de moi lorsque je m'étais connectée depuis Siem Reap au milieu du voyage. Ma mère m'avait trouvée radieuse sur les photos que ma sœur lui avait transmises et ses peurs avaient alors disparus.

Ce voyage a effacé beaucoup de mes peurs. Il m'a montré que j'étais capable de plus que ce que je ne croyais initialement et a ravivé mon âme. Mon âme d'aventurière mais surtout mon âme de rêveuse.

Alors que j'embarquais, je ressentais un coup de blues. Je partais vers mon ancienne vie. Dans ce voyage, je me sentais réellement bien. Il n'y avait pas de jugement. Je m'habillais mal, je me mettais à l'aise, je n'étais pas maquillée, je suis et pourtant il n'y avait jamais un mauvais regard, de jugement négatif. Cela faisait tellement de bien comparé à ce monde de mode et parfois de futilité dans lequel je vivais, où je sentais sur mon dos le regard scrutateur des moindres détails vestimentaires. Là-bas, avec juste une douche et un peu de mascara léger, j'étais radieuse.

J'avais touché à ce bonheur, je savais qu'il était possible.

